



L'Amérique précolombienne

“ Dieu Soleil

Les murs étaient entièrement couverts d'or. L'image du dieu Soleil qui surmontait l'autel était faite d'une plaque d'or deux fois plus épaisse que celles qui revêtaient les murs ; elle formait un visage circulaire entouré de flammes et occupait tout le fond du temple, d'un mur à l'autre. De part et d'autre de ce soleil se trouvaient les momies des anciens rois incas, si bien conservés qu'ils paraissaient vivants. Ils étaient assis sur leurs trônes d'or, élevés sur des marches de même métal, et regardaient les visiteurs. Toutes les portes du temple étaient couvertes d'or. Une bande du même métal, large de plus de trois pieds, couronnait à l'extérieur les murs du temple. Ce temple était orné de cinq fontaines dont les conduites étaient faites d'or massif.

Inca Garcilaso DE LA VEGA, *Commentaires royaux*, 1609

Les grandes civilisations précolombiennes

-  Empire aztèque
-  Empire maya
-  Empire inca

 Période des empires*

Une organisation sociale développée

-  Principales villes impériales
-  Frontières impériales
-  Frontières intérieures
-  Frontières étatiques actuelles

* période « classique » dans le cas maya



On qualifie de « précolombiennes » les civilisations autochtones des Amériques. Certaines de ces civilisations étaient éteintes depuis longtemps au moment des premières installations coloniales à la fin du 15^e siècle, et n'ont été découvertes qu'au travers de fouilles archéologiques. D'autres au contraire étaient contemporaines de la Conquête et ont été décrites par les chroniqueurs de l'époque. Certaines civilisations avaient par ailleurs leurs propres archives écrites, comme les Mayas ou les Aztèques. Malheureusement, la plupart des codex (manuscrits reliés) ont été détruits dans des autodafés par les autorités civiles et religieuses espagnoles, au nom du rejet de la superstition. Seuls quelques documents cachés ont pu être préservés, donnant plus tard aux historiens modernes un aperçu de ces cultures.

■ La Mésoamérique

Le bassin méso-américain est à l'origine d'un groupe varié de civilisations agraires stratifiées, distinctes sur le plan ethnolinguistique mais culturellement liées et couvrant une période s'étendant sur environ 3000 ans avant l'arrivée de Christophe Colomb.

L'essor de ces cultures a débuté entre 1800 et 300 av. J.-C. et a donné lieu à des civilisations complexes, à l'instar des Olmèques (1200 av. J.-C.-500 av. J.-C.), des Mayas (250-900), des Toltèques (900-1200), des Zapotèques (500 av. J.-C.-1563), ou encore des Aztèques (ou

Mexicas). La connaissance des structures sociales et de l'histoire politique et militaire des plus anciennes de ces civilisations a pu être reconstituée grâce aux codex (la plupart écrits dans une écriture pictographique ou logographique), à des objets d'usage courant ou religieux, et aux nombreux vestiges architecturaux — dont l'emblématique pyramide à degrés de l'architecture maya.

Les Mayas

On sait ainsi que la société maya était fondée sur une organisation familiale patrilinéaire et qu'elle était divisée en classes : nobles, prêtres, guerriers, artisans, commerçants et surtout agriculteurs (paysans, serviteurs et esclaves). Le haut de la hiérarchie était représenté par un *halach uninic*, à la fois chef de l'armée, de l'administration et des prêtres. Venait ensuite la noblesse (prêtres, princes, conseillers et administrateurs). Le rôle des prêtres (*ah kin*) était étroitement lié au calendrier et à l'astronomie. Ils contrôlaient l'éducation et les rituels et étaient responsables des cérémonies, de la divination, du traitement des maladies, des généalogies et du calendrier agricole. Les agriculteurs constituaient l'essentiel de la population mais beaucoup pouvaient se comparer aux serfs.

L'apogée de la culture maya a coïncidé avec l'émergence de grandes cités-États, comme *Chichen Itza* ou *Tikal*. La religion était extrêmement prégnante comme en atteste l'organisation urbaine, centrée sur les temples et les pyramides, censés relier les hommes aux dieux.

Les Aztèques

L'organisation sociale des Aztèques était elle aussi divisée en collèges formés par les guerriers, les scribes, les hommes d'État et les prêtres. L'agriculture intensive permettait, grâce à des systèmes d'irrigation très performants, de cultiver les terres sans avoir à recourir à des périodes de jachères. Certaines cités étaient réputées pour leur maîtrise des calculs astronomiques (comme les Mayas, le système arithmétique des Aztèques reposait sur la base 20) et le minutieux travail de leurs scribes. Les livres réalisés par ces derniers détaillent les conquêtes militaires, le déroulement des cérémonies, les mythes à l'origine des cultes ainsi que le système calendaire et divers systèmes de divination reposant sur le *tonalpohualli*.

La religion aztèque, étroitement liée à l'astronomie, se distingue en particulier par la pratique des sacrifices humains. Les modalités de la mise à mort reproduisaient le symbolisme des mythes. Les prisonniers étaient ainsi sacrifiés lors de la plus importante des cérémonies dédiées à *Huitzilopochtli* (dieu solaire), dans le but de reproduire le massacre des *Huitznanahuas* commis par le dieu solaire durant le périple des gens d'Aztlan. Le rituel avait lieu à l'équinoxe de printemps ; derrière la scène, éclairant le dos du prêtre qui arrachait les cœurs au sommet de la pyramide dédiée à *Huitzilopochtli*, le soleil se tenait précisément au sommet de ce grand temple, répondant aux savants calculs des bâtisseurs. L'exécution par les

Espagnols de Cuauhtémoc en 1524 marqua la fin de l'Empire aztèque.

■ L'Amérique du Sud : les Incas

La civilisation inca a dominé la région des Andes de 1438 à 1533. Organisé en système fédéral (le *Tahuantinsuyu*, « pays des quatre quartiers »), l'empire possédait un gouvernement central dans la grande cité de Cuzco. La domination des Incas s'étendait sur près d'une centaine de communautés ethnolinguistiques, soit 9 à 14 millions de personnes reliées par un système de 25 000 km de réseau routier. À la tête de l'empire régnait le *Sapa Inca* (« l'unique Inca »), et la *coya*, c'est-à-dire la reine. Seuls les descendants de la tribu inca originelle pouvaient atteindre le niveau de *Sapa Inca*. Chaque province avait un gouverneur qui supervisait des officiers locaux.

Le système social inca reposait par ailleurs sur l'unité andine du *ayllu*, une famille étendue issue d'une même lignée patrilinéaire. Sur le plan économique, l'organisation agraire était fondée sur les principes de la réciprocité, de la redistribution et du contrôle vertical.

Comme dans le cas aztèque, c'est la Conquête espagnole qui eut raison de l'Empire inca, lui-même en proie à des désordres politiques en raison de problèmes de succession. Atahualpa fut le dernier empereur inca : il fut exécuté en 1533 sous les ordres de Francisco Pizarro.



Les guerres d'indépendance

“ Une téléologie nationaliste

L'historiographie a longtemps délaissé les indépendances hispano-américaines alors que prospéraient les monographies mythifiantes et les histoires patriotiques. Le Venezuela, berceau de Simón Bolívar, célébrait un « culte du Libertador » [...]. L'armée héroïque de Bolívar figurait le saint des saints du panthéon républicain. La persistance des présupposés de l'Historia Patria occultait ainsi les enjeux véritables des guerres hispaniques. Le dogme affirmait que les nations préexistaient à leur émancipation [...]. En mettant fin à la dynastie des Bourbons, l'invasion napoléonienne de 1808 ne formait que le prétexte des émancipations, lesquelles relevaient de « l'ordre de la nature », comme le soutenaient certains protagonistes. La renaissance des études révolutionnaires commença par une critique radicale de la téléologie nationaliste [...].

Clément Thibaud, « Des républiques en armes à la République armée », *Annales historiques de la Révolution française*, n°348, avril-juin 2007

10 — Les cartes de l'identité

Évolution des frontières et naissance d'États indépendants

- Anciennes colonies portugaises
- Anciennes colonies espagnoles
- Grande Colombie
- Territoires contestés au 19^e siècle
- Tracé actuel des frontières

BOLIVIE
1825 _____ Date de l'indépendance

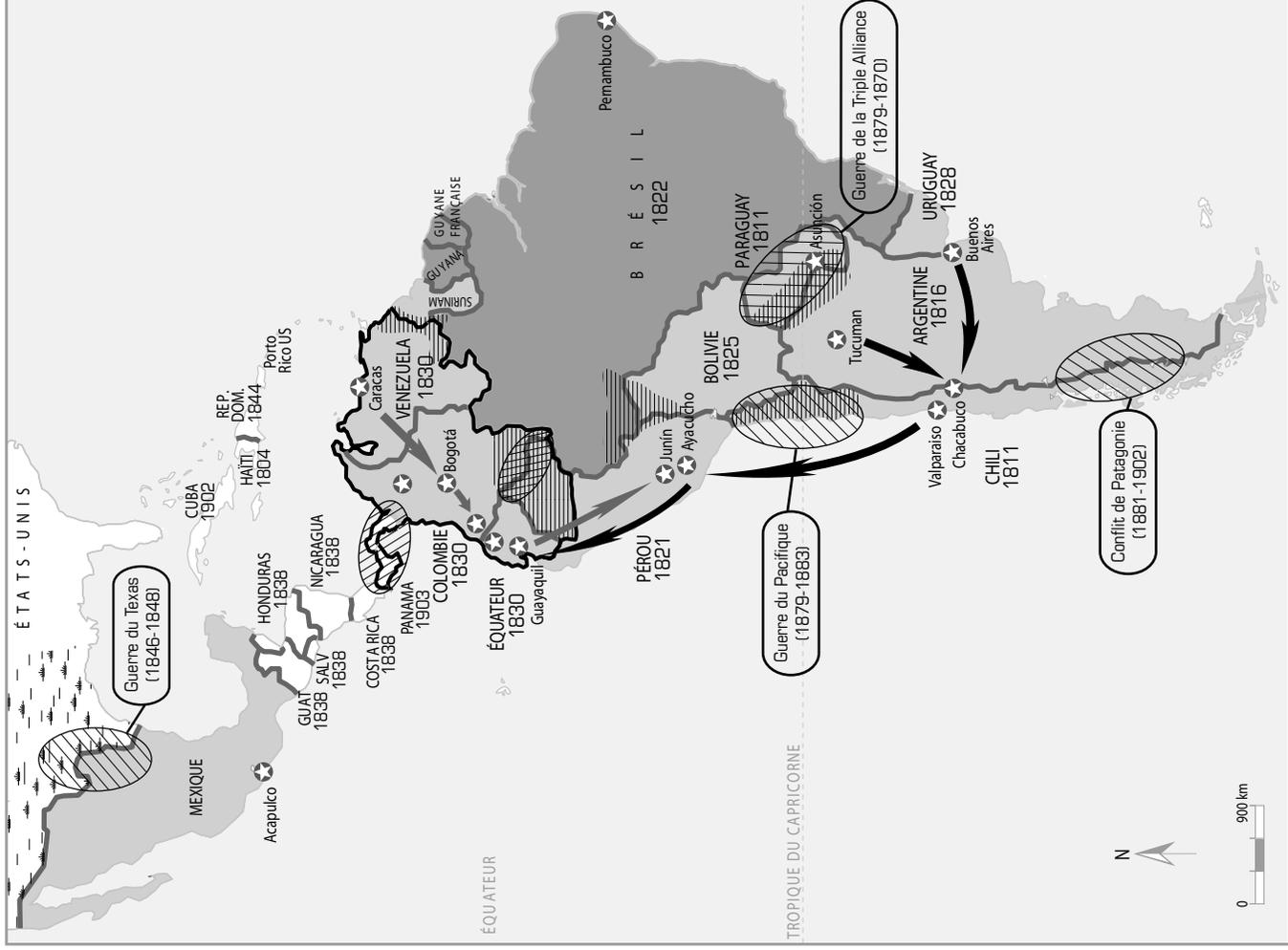
Dynamique des conflits

- Soulèvements entre 1810 et 1830
- Campagne de San Martin (1817-1822)
- Campagne de Simon Bolivar (1821-1824)
- Conflit majeur entre 1830 et 1914

L'affirmation des États-Unis

- Territoires cédés aux États-Unis au 19^e siècle
- Territoires placés sous la dépendance politique et économique des États-Unis (fin 19^e – début 20^e siècle)

Source : *Le Monde Diplomatique*



■ La dynamique des indépendances

Le déclenchement des guerres d'indépendance doit à des facteurs autant internes qu'externes. Sur le plan interne d'abord, la monarchie des Bourbon met en place au milieu du 18^e siècle des réformes destinées à mieux contrôler l'administration et l'économie de ses colonies ; or celles-ci vont à l'encontre de la représentation politique des *criollos* (Espagnols nés sur le continent américain). Le roi d'Espagne réintroduit en effet la pratique de nommer des *peninsulares* (des natifs d'Espagne) à des postes officiels, privant ainsi les *criollos* de leurs avantages. La réforme est d'autant plus mal vécue que ces derniers supportent par ailleurs de moins en moins la tutelle économique espagnole, et souhaitent pouvoir commercer directement avec d'autres nations, ce qui leur est interdit. Influencés par le développement des idées progressistes du siècle des Lumières et les exemples des révolutions américaine et française, les élites intellectuelles *criollas* commencent à formuler leur propre vision politique du continent. Les réformes bourbonniennes conduisent, enfin, à des tensions avec les habitants, et parfois même à des révoltes, comme la révolte des *Comuneros* dans la vice-royauté de Nouvelle-Grenade (1781) ou la rébellion de Túpac Amaru II au Pérou (1780-1781). Des recherches récentes sur l'influence des réformes bourbonniennes sur les indépendances nuancent cependant cette interprétation : en diffusant dans les territoires américains une nouvelle conception de l'État,

ces réformes ont également eu pour effet de dynamiser la société, et ont en ce sens participé positivement de la dynamique indépendantiste.

Sur le plan extérieur ensuite, l'avancée des troupes de Napoléon I^{er} marque le début d'une longue période d'instabilité pour la monarchie espagnole. La chute de la dynastie des Bourbon en 1808 déclenche une crise politique en Amérique du Sud. La plupart des patriciens *criollos* souhaitent en effet la création de juntes locales pour préserver l'indépendance de la région vis-à-vis des Français. Dès 1808, la junte de Mexico dépose ainsi le vice-roi José de Iturrigaray. Des juntes sont établies avec succès à Caracas, Buenos Aires, Bogotá et Santiago.

Commence alors une série de batailles marquées alternativement par des avancées et des reculs des révolutionnaires républicains qui ont pris la tête de ces juntes (les *libertadores*), au premier rang desquels se détachent Simón Bolívar, José de San Martín, José Artigas, Antonio José de Sucre, Manuel Belgrano et Francisco de Miranda, entre autres.

En 1814, Ferdinand VII est rétabli sur le trône d'Espagne. C'est le début d'une forte riposte de la monarchie espagnole. Une expédition militaire de 10 000 hommes est mise sur pied au début de l'année suivante dans le but de reconquérir la Nouvelle-Grenade. Mais après de dures défaites, les victoires militaires s'enchaînent finalement pour les révolutionnaires, qui consolident à partir de 1820 le processus désormais irréversible d'indépendance du

continent sud-américain. En 1826, lors du congrès de Panamá, Simón Bolívar propose, devant des représentants de la Grande Colombie, du Pérou, du Mexique et des Provinces unies d'Amérique centrale, la création d'une ligue républicaine avec une assemblée parlementaire et un pacte militaire de défense communs. Mais les intérêts divergents font capoter le projet, mettant fin au rêve de Bolívar d'une Amérique latine unifiée. Bolívar se retire du pouvoir en 1830 et la Grande Colombie se divise peu après en trois États séparés (Colombie, Venezuela et Équateur).

■ La guerre a-t-elle « fait l'État » en Amérique latine ?

De nombreux auteurs se sont intéressés à l'impact de ces guerres sur la construction de l'État en Amérique latine. Il s'agissait pour eux de comparer cette expérience à celle de l'Europe où, selon Charles Tilly, les guerres qui ont eu lieu aux 16^e et 17^e siècles ont « fait l'État ». Leurs conclusions sont que les guerres d'indépendance en Amérique latine n'ont en général pas permis aux sociétés belligérantes d'établir et d'imposer un État fort. Cela s'explique par le fait que si les guerres avaient lieu contre une puissance extérieure (l'Espagne), elles cachaient souvent des conflits intérieurs (entre centralistes et fédéralistes ; entre classes, castes ou classes ; etc.) qui poussaient davantage au démembrement qu'à l'affirmation d'une souveraineté

nationale. La violence était avant tout orientée vers la création de nouveaux ordres politiques internes.

De plus, pour faire la guerre, ces États avaient besoin de ressources. Or leurs gouvernements ont rarement eu la volonté de lever suffisamment d'impôts pour rassembler ces ressources. Il était en effet particulièrement difficile pour les nouveaux gouvernants d'imposer de nouvelles taxations, alors même que celles-ci étaient associées à l'absolutisme colonial qui venait d'être vaincu. Les impôts anciens ont été abolis sans que de nouveaux impôts ne soient instaurés de manière stable. Les gouvernants ont misé à la place sur la collecte des droits de douane, se concentrant ainsi davantage sur les échanges commerciaux avec les centres métropolitains européens, que sur la construction d'une économie nationale.

Cette faible interpénétration de l'État et de la société a finalement participé de la difficulté de ces nouveaux États à créer une notion de citoyenneté nationale. Pour une vaste majorité des populations d'Amérique latine, le sentiment d'appartenance aux nouveaux États était faible. Pour autant, les guerres d'indépendance ont tout de même joué un rôle dans l'apprentissage de la citoyenneté : l'appartenance aux célèbres armées des *caudillos* (ou milices) a en effet souvent constitué pour ces « hommes en armes », le premier levier de participation politique.